

ÉVOLUTION & TRADITION

CONGO BRAZZAVILLE

P. J. MOUSSY-BOCKO

NOTRE siècle est particulièrement caractérisé par le désir ou la volonté des peuples de se rapprocher, de mieux se connaître, ou de coexister. Les civilisations des peuples sont ainsi appelées à se fondre pour donner naissance à une seule civilisation, somme des particularismes des peuples. Mais il importe de savoir ce que chaque peuple va apporter dans ce creuset universel. La source d'inspiration ne saurait être nulle part ailleurs que dans la tradition.

La question est d'actualité pour nous, à cause des transformations profondes que nous subissons dans notre être et dans notre vie sociale. À la base de ces changements, il y a l'école, facteur par excellence de toute évolution. Héritiers des civilisations européennes au moment où celles-ci sont parvenues à leur apogée, trop tôt arrachés à notre milieu traditionnel pour nous initier au savoir du blanc, quelles connaissances possédons-nous encore du monde ancestral ? Quel intérêt y portons-nous encore ?

Lorsque nous parcourons des yeux des tableaux statistiques en matière de scolarisation, nous sommes tout heureux de constater que le Congo est l'une des jeunes nations privilégiées à se placer en tête : 85 % scolarisés ! L'école a touché presque toutes les couches sociales. L'influence de l'école s'est cependant exercée au détriment de notre personnalité. Voilà le corps du sujet autour duquel va tourner mon propos, quoique l'école ne soit pas la seule

C'est un sujet dont la controverse, ancienne (au Congo Brazzaville et ailleurs), reste inépuisable depuis des siècles. Je ne prétendrai jamais trancher une palabre qui a depuis toujours opposé les progressistes aux conservateurs, les évolutionnistes aux traditionalistes, les modernes aux anciens. Les uns rejettent systématiquement tout ce qui procède de l'ordre ancien, sont résolument tournés vers l'avenir tandis que les autres tiennent mordicus aux valeurs anciennes. Les uns et les autres pèchent par défaut de discernement.

Qu'est-ce que la tradition ? Légendes ou choses vraies, contes, chansons, proverbes, opinions, usages, transmis oralement, et pendant un long espace de temps. C'est du folklore, science des traditions populaires, ces traditions elles-mêmes considérées en général ou comme propres à tel ou tel peuple. Voilà la définition qui est donnée de la tradition. Deux éléments de cette définition retiennent mon attention : ce sont les termes : usages et propres à tel ou tel peuple. Ces deux éléments ont une certaine importance. Pourquoi ?

valeur d'importation qui ait causé nos métamorphoses : les conceptions religieuses, les organisations politico-économico-sociales, les rapports humains, sont autant de critères de nos transformations...

Mais nous avons conscience de tous les bouleversements provoqués par la colonisation. À temps, nous nous sommes ressaisis (et suivons aujourd'hui le fil d'Ariane). Nous nous rendons compte de l'homme double qui habite en nous. Ainsi se livre un combat en chacun de nous. Je le décrirai dans les termes suivants : j'ai cru avoir échappé au carcan ancestral, mais de temps en temps se réveille en moi l'atavisme comme une lame de fond qui vient me secouer. Je subis un incessant et double mouvement de retour à mon *premier moi* et d'évasion vers un devenir universel, parce que le monde d'aujourd'hui fait de moi un citoyen de l'univers. Mais je suis, avant tout, citoyen de ma tribu. L'évolution que je subis a beaucoup d'emprise sur moi (et pour beaucoup de raisons) ; elle l'emporte sur l'école tribale, au point où je puis proclamer que ma vie peut aussi bien se passer à l'ombre du toit paternel qu'en Europe, en Asie ou en Amérique.

Car, avec la civilisation, il n'y a point de frontière. Est-ce un mal ? Mais il importe cependant que je sache toujours d'où je suis parti. Avant d'être citoyen de l'univers, n'étais-je point citoyen de quelque point du globe terrestre ? Mon village natal n'était-il pas fait d'une société organisée ? Dans la négative, je ne suis rien d'autre

qu'un fils de chimpanzé que guide son instinct. Dans l'affirmative je suis un homme, comme tous les hommes, conscients du Mal et du Bien. Je suis donc pour une part responsable de l'état actuel du monde. Je pourrai donc apporter ma contribution à l'édification continue du monde. Mais comment pourrais-je y parvenir tout en m'ignorant moi-même ? Quelles valeurs apporterais-je à l'enrichissement de ce monde-là ?

J'en arrive alors à me demander où en est mon pays après le souffle colonial et au lendemain de son indépendance. Avec la colonisation, nos cadres traditionnels se sont ébranlés au point de se disloquer. Mais grâce aux tenants de nos valeurs philosophiques, morales et spirituelles, le pire a été évité, mais de justesse !

Oui, il m'importe de savoir d'où je suis parti, pour ma perfection morale et mes aspirations vers les biens matériels. Le citoyen de l'univers du XXe siècle est un tissu de valeurs culturelles de tous les temps et de tous les lieux. Mais tous les chemins ont bien un point de départ, même celui de l'évolution. Je dois donc me situer dans le temps et dans l'espace, compter avec les données historiques et géographiques auxquelles je suis confronté. Quelle connaissance psychologique aurais-je des autres, tout en m'ignorant moi-même ? Comment saurais-je si les autres me sont ou non supérieurs, sans une parfaite connaissance de moi-même ? Le passé m'a déjà fait, l'avenir doit me parfaire. Mais mon passé est tribal, tandis que mon avenir – un avenir où je suis déjà engagé – est national et universel.

Pour mon pays, des circonstances historiques font la jonction entre ce passé et cet avenir. J'appartiens à deux mondes différents mais dont les efforts conjugués convergent vers un même idéal : bâtir un monde commun, patrie de tous les citoyens de l'univers. Ces circonstances historiques m'incitent à la méditation. Permettez que je m'y arrête un instant.

Il est un fait certain admis par tout le monde : la colonisation, tout en ayant apporté des valeurs de remplacement, a

marqué nos mœurs du sceau du déclin. Nos centres urbains ont offert des terrains favorables à la dégradation des mœurs. La tribu imposait sa loi à laquelle il fallait bon gré mal gré se plier. Elle formulait, de façon catégorique, avec une rigueur draconienne, ses interdits. La peur du châtiment ou du maléfice remplissait de terreur tous les esprits. C'était affreux, dirait-on. J'en conviens, mais l'ordre régnait partout. Le vol, les mœurs légères valaient jusqu'à la peine capitale. On comprend dès lors que nous ayons tous salué avec joie un nouveau mode de vie qui venait, en quelque sorte, nous libérer des angoisses et des contraintes, du carcan ancestral, en somme.

L'école, facteur par excellence de l'évolution, qui assure épanouissement et équilibre à l'individu, n'a fait chez nous que nous *brûler* la cervelle (excusez-moi le mot). Du fait que nous savions lire, que nous savions plus de choses que nos parents, qu'est-ce que ceux-ci pouvaient-ils encore nous dire ? Nous avions fui leur autorité, pour former un monde à nous, mais informe, sans originalité...

Du coup, les notions de sagesse et d'instruction n'étaient plus dissociées, tandis qu'en Europe les sages proclamaient qu'une *science sans conscience n'était que ruine de l'âme* ! Tout cela pour dire que l'occidentalisation, indirectement, par une sorte d'évidence à rebours, nous a détruit au lieu de nous édifier.

Mais nous avons beau vitupérer le colonialisme, nous-mêmes sommes, avant tout, coupables de cette anarchie, pour avoir facilité l'empiètement du colonialisme sur notre patrimoine culturel. Nous nous sommes reniés en renonçant à nos coutumes. Nous nous sommes fait citoyens d'autres nations, après avoir abjuré, de notre propre gré, notre statut ancestral.

Je me dois de parler franc, cependant. L'esprit chauvin et paternaliste mis à part, l'occidentalisation, en soi, n'a pas été, n'aurait pas dû être, pour nous, un mal. Grâce à elle, notre champ des connaissances s'est élargi. Nous nous sommes, in-

Oui, il m'importe de savoir d'où je suis parti, pour ma perfection morale et mes aspirations vers les biens matériels.

tellement, développés. Nous avons connu d'autres pays et d'autres peuples, mais combien différents des nôtres ! Nous nous sommes intégrés dans des communautés nouvelles plus étendues et combien riches de valeurs nouvelles, pour nous ! Nous nous sommes adaptés, avec beaucoup d'aisance, à un mode de vie nouveau. Nous avons facilement assimilé le savoir que d'habiles maîtres nous ont dispensé.

Mais nous sommes coupables de nous être laissés aveugler par l'éclat des civilisations occidentales. Nous manquions sans doute de fierté et d'orgueil de nous-mêmes au moment où nous étions conquis.

Nous avions peut-être jugé que les valeurs morales, scientifiques et politiques importées d'ailleurs étaient supérieures aux nôtres. Celles, scientifiques, l'étaient et le sont encore, sans conteste. Quant à celles morales, une discussion pourrait être ouverte. Quoi qu'il en soit, tout en acceptant ces valeurs, et tout en les appréciant, nous aurions dû ne pas rejeter les nôtres propres qui auraient normalement pu s'enrichir de tant d'apports nouveaux. À nos valeurs traditionnelles (fétichisme ou pharmacopée, p. e.) il nous fallait donner une dimension universelle afin de les harmoniser avec celles des peuples qui forment avec nous des liens spirituels.

Mais qu'est-ce que la coutume nous a laissé en héritage, et qu'est-ce que l'évolution occidentale nous a apporté ?

Je vais procéder par comparaison entre la conduite ancestrale et la règle européenne sur quelques exemples sociaux.

Évolution et tradition dans nos rapports sociaux

expression. C'est ainsi que beaucoup d'entre nous parlent mieux les langues enseignées à l'école cartésienne que les nôtres propres.

Nos écrivains mêmes ont un style sans commune mesure avec nos modes d'expression. À ce propos, je citerai un seul

cas précis où, écrivains ou non, nous sommes tous pris en défaut ; tous nous commençons nos lettres ou les terminons par les formules étrangères consacrées. *J'ai l'honneur... Veuillez agréer ...* C'est tout l'inverse de nos usages ancestraux. Nos parents ne savaient pas écrire. Leurs messages étaient verbaux, mais avaient la valeur de nos lettres écrites. Si je voulais pratiquer l'usage ancien sur cette matière, voici comment je devrais commencer ma lettre, à un ami par exemple : *Ta Nkouka (honoré Nkouka). C'est de la part de ton ami X. Salut à toi. Ma santé est bonne. J'aimerais connaître l'état de la tienne.* Ce n'est qu'après avoir rempli cette formule de courtoisie que je détaillerai à mon ami Nkouka l'objet de ma correspondance.

J'estime, pour ma part, que cet usage est aussi valable que celui qu'on nous a appris. Mais nous sommes si imprégnés d'occidentalisme que nous écrivons nos lettres de façon différente de celle dont les auraient écrites nos parents. C'est par inconscience, par omission que nous péchons plus que par un choix délibéré entre les deux usages. Le courrier diplomatique, notons-le à l'occasion, est un style à la saveur des messages de nos ancêtres. Ce style, loin d'être un archaïsme, témoigne des égards que se doivent réciprocement les puissances nationales : *L'ambassadeur de... à l'honneur de vous présenter ses compliments... etc.* La courtoisie est une des formes caractéristiques de nos sociétés traditionnelles.

J'illustrerai un deuxième exemple par un souvenir d'école. Des élèves étaient dans une salle d'études quand soudain entra le Directeur d'école. Ils ne se levèrent pas pour le saluer, comme en ont l'habitude les élèves d'ailleurs. Chacun d'eux dit individuellement son bonjour au Directeur, mais sans bouger de son banc. Le Directeur d'école en était à son premier séjour en Afrique. Il avait compris et admis que les élèves le saluent tour à tour. Mais il taxa d'incorrecte leur façon de lui dire bonjour sans se lever. Une petite punition devait sanctionner cette manière de sauvage, selon lui !

Mais nous sommes coupables de nous être laissés aveugler par l'éclat des civilisations occidentales.

Dans notre tradition, nous ne sommes pas tenus de nous lever pour saluer quelqu'un. Nous ne courons pas au-devant d'un visiteur, les bras ouverts, un flot de *comment allez-vous ? Asseyez-vous, vous êtes chez vous etc...* Mais de quel droit nous permettons-nous de critiquer cet usage ? Cependant notre salutation obéit à d'autres rites. La coutume veut, pour nous, que l'étranger qui nous honore d'une visite s'asseye d'abord, qu'on lui laisse quelques minutes pour *souffler*. Après quoi seulement nous le saluons. Mais c'est le doyen du groupe qui a l'initiative d'engager le petit cérémonial. *Mboté* dira-t-il simplement si le visiteur est banal. Mais à visiteur exceptionnel, salutation exceptionnelle. C'est le cas généralement pour un dignitaire du pays, ou entre belles-familles. À la place de *Mboté*, c'est le nom du visiteur de marque qui est dit. Si le visiteur répond au nom de Massamba, je le nomme en le saluant : *Massamba ou ta-Massamba !* À quoi il répond par un *hum* d'acquiescement : oui, merci ! (*Ntondele*).

Autres formes de salutation : on tend et l'on serre les deux mains. Cette salutation s'accompagne souvent d'une flexion de genou quand celui qui salue était déjà debout et trouve celui qu'il salue assis. Il y a aussi la salutation à deux temps, pour ainsi dire : 1^{er} temps : je serre la paume de la main de mon hôte ; 2^e temps : je serre son pouce. Pour un salut plus solennel, on termine en répétant le 1^{er} temps. Je peux aussi saluer quelqu'un de cette autre manière : tendre ma main droite soutenue par la main gauche avec flexion de genou.

Quand tout le monde a dit son *mboté*, la parole revient au doyen du groupe. Il informe le visiteur des nouvelles du village : santé des habitants et leurs occupations : chasse, pêche, abondance ou disette, etc. Mon visiteur, à son tour, agit de la même façon que moi, en me donnant les nouvelles de chez lui. Cet usage a un nom : *mpolo*.

Chez certaines tribus, les femmes ne saluent personne le matin tant qu'elles

n'ont pas fait leurs ablutions matinales. Les veufs ou les veuves ne saluent pas, on ne les salue pas non plus, tant que dure leur deuil, par respect des *regrettés*. (Coutume Bakongo).

Notre usage du salut traditionnel ne manque ni de courtoisie ni de noblesse. Il n'a son pareil que chez les peuples orientaux.

Tradition et Évolution au chapitre de l'autorité

Le code coutumier est formel et ordonne un respect qui tient à la vénération. Les jeux démocratiques de pratique en occident selon lesquels une autorité est établie sont contraires à nos mœurs ancestrales. Le chef par élection est un enfant de l'évolution, car les ancêtres européens, tout comme nos *mfumu*, étaient Chefs par héritage, et ils le restaient à vie. Mais dans la mesure où ils demeuraient dignes de leur pouvoir. Ils étaient autoritaires. Si à cette qualité certains d'entre eux joignaient la sagesse et la bonté, infiniment nombreux étaient ceux que corrompait leur pouvoir et qui en abusaient. Ces derniers ont fait le malheur de leurs homologues, c'est à cause d'eux que la chefferie héréditaire a connu des ballottements. Le peuple délivré de la tyrannie des chefs sans cœur a voulu désormais se les donner lui-même, par la voie d'une simple désignation ou par l'élection. Ainsi, les chefs issus de cette évolution détiennent leur pouvoir du peuple qui, à tout moment, peut le leur retirer, contrairement aux *mfumu* traditionnels qui devaient leurs priviléges à leur naissance. S'ils étaient haïs, ils étaient tout au moins craints et respectés. Le contraire de tout ce qui se passe aujourd'hui. Mais les sujets d'aujourd'hui ressemblent fort aux grenouilles de La Fontaine qui voulaient un roi... (Cela est une autre affaire).

Traditionnellement, le *mfumu* n'était pas seulement chef. Il était aussi juge, dépositaire de la coutume, et mage ou prêtre. En cette dernière qualité, il s'adressait aux ancêtres défunt, au nom

Traditionnellement, le mfumu n'était pas seulement chef. Il était aussi juge, dépositaire de la coutume, et mage ou prêtre.

de la famille ou du clan, pour leur demander de conjurer le mauvais sort. Le *mfumu* jouissait, de la part de ses sujets, d'un respect qui allait jusqu'à la vénération.

Je ne regretterai jamais ce temps-là, même s'il y avait moins de palabres à propos des chefs ; et aussi, parce que les temps que nous vivons, marqués par notre évolution, ne tolèrent plus de nous donner des chefs autrement. Le chef traditionnel dont je viens sommairement d'évoquer le souvenir était placé à la tête d'une cellule humaine tribale ou clanique. L'exercice de son autorité ne dépassait pas les limites de son village ou de sa terre. Il n'avait par conséquent aucune audience internationale, encore moins de charge de responsabilité que nos actuels chefs d'État que pressent de toutes parts les besoins sociaux et économiques auxquels ils doivent répondre. Mais mon propos vise moins ces considérations que l'autorité morale incontestée qu'eut le chef coutumier, et le respect dont il était l'objet. Nos ancêtres avaient un sens aigu des valeurs hiérarchiques au sujet desquelles nos dirigeants actuels doivent constamment nous rappeler à l'ordre ! Comme quoi l'évolution ne mène pas toujours dans le meilleur sens, et pour peu qu'on n'y prenne garde, elle détruit ! Aussi l'exercice du jeu démocratique est-il pour nous une dure épreuve : électeurs et chefs élus...

Évolution et tradition à l'égard des morts.

Ne t'impatiente pas d'aller au marché, dit le dicton à l'adresse du veuf ou de la veuve, un jour viendra où tu t'y rendras, et tu y trouveras encore ce qu'on y vend aujourd'hui.

Les pom-pes funèbres sont venues de l'Occident. Corbillard aux tentures sombres, couronnes et gerbes de fleurs, défilés silencieux, oraisons funèbres, discours élogieux (pour un mort de marque), voilà les marques des derniers hommages faits aux morts. Les familles éprouvées se rendront de temps en temps sur les tombes déposer des fleurs. Le mort est donc un survivant malgré tout. Cette croyance a été cultivée et entretenue par le christianisme.

Quelle est notre coutume à ce sujet ?

Témoignages de compassion, marques de respect et de profonde tristesse : hommes, femmes et enfants pleurent en chœur autour du mort. Le village éprouvé affiche un air de détresse. La mort est bien alors synonyme de catastrophe. Mais le défunt continuera de faire partie de la famille des survivants. Sur sa tombe, on rassemblera tous les objets qui lui servaient de son vivant.

On le voit, peuples traditionalistes ou foncièrement évolués, leur attitude est la même devant la mort.

Après l'éclatement du cadre traditionnel, quels sont nos sentiments à l'égard des morts ? Dans nos centres extra coutumiers où les moeurs ont subi la dégradation, les veillées funèbres ne sont que pure forme. S'il y en a qui y vont par compassion, pour les autres c'est prétexte à rencontre entre galants ! (Ne riez pas, c'est vrai !). À ces veillées, les fontaines de Bacchus coulent à flots. Le lendemain, l'enterrement est vite expédié ! Les infortunés porteront le deuil dont la durée sera écourtée au minimum. Ce n'est pas tant le deuil qui importe, mais le jour de son retrait, occasion à fête ! Ce jour-là est réservé à un bar dancing où se déroulera la cérémonie. Beaucoup d'invités y viendront, en tenue d'apparat. Un intellectuel à lunettes prononcera le discours d'usage. Il appellera le nom du *regretté*, les circonstances de sa mort, et conclura : *Aujourd'hui, finie la tristesse. Buvez, chantez et dansez !* Le mort n'a plus qu'à s'isoler dans sa tombe ! Ce n'est vraiment pas sérieux !

Autrefois, les choses allaient autrement. Les veillées funèbres duraient des jours, des semaines ou des lunes. Les amis des infortunés se devaient de les assister régulièrement et fréquemment. Les veufs ou les veuves étaient si abattus qu'on devait les surveiller de près, pour éviter des suicides. Tout le monde avait confiance dans le temps qui jette l'oubli dans les coeurs. *Ne t'impatiente pas d'aller au marché, dit le dicton à l'adresse du veuf ou de la veuve, un jour viendra où tu t'y rendras, et tu y trouveras encore ce qu'on y vend au-*

jourd'hui. C'est-à-dire ? Ne te presse pas d'ôter ton deuil. Vénère les morts. Le jour viendra bien où la tristesse s'en ira d'elle-même et tu pourras retrouver les beaux jours.

Il y avait des enterrements simples, pour les humbles gens, mais sans dignité. Il y avait des enterrements solennels pour les chefs de famille ou les dignitaires du pays. C'est en procession, au milieu des chants et des grondements de tam-tam qu'on se rendait au cimetière. Le doyen de la famille parlait au mort :

Tu es parti, mais tu es toujours. Tu seras toujours présent parmi nous. Que ton esprit nous porte assistance. Va bien. Ou encore : *Poursuis le mauvais esprit qui t'a frappé.* Avant de remplir complètement la fosse, chacun des compatissants venus aux obsèques y jettera une poignée de terre (les occidentaux croyants aspergent le cercueil d'eau bénite). On retourne après dans la cour de la famille en détresse. La veillée durera facilement une semaine. Mais les veufs resteront *assis* (je traduis littéralement) des lunes entières avant de reprendre leurs activités habituelles. Durant la période de deuil, ils ne devront saluer personne, personne ne devra les saluer, sous peine d'amende. Ils ne se laveront pas et ne se raseront point. Pour une maman décédée, par exemple les enfants peuvent s'interdire toute leur vie des mets qu'elle avait coutume de leur préparer. Au retrait de deuil ce sera le *malaki*, la grande fête. Comme beaucoup de saisons se seront écoulées, on se rendra au cimetière faire la propreté autour du tombeau du défunt. Les enfants du défunt se barbouilleront le front et les tempes de la terre prise sur la tombe afin d'appeler sur eux la bénédiction paternelle.

À la fête viendront tous les gendres et les amis. On égorgera porcs, cabris et moutons. Beaucoup de vin de palme, d'ananas ou de canne à sucre. Mais tout cela aura été placé sous le signe bienveillant du défunt. Passé le *malaki*, le souvenir du disparu restera vivace. Son nom sera porté par les enfants qui viendront à naître dans la famille, afin de perpétuer la

mémoire. Des libations seront régulièrement faites en son honneur, en toute occasion.

La femme dans les sociétés traditionnelles et évoluées.

Dans les unes comme dans les autres, elle a toujours occupé le second rang, après l'homme. Mais il y a lieu de faire se dégager des nuances selon que la femme vit sous le régime traditionaliste ou dans les sociétés modernes. Ces dernières lui ont permis de se hisser au niveau de l'homme. Mais encore !

Jugez-en par cette boutade glanée sur le contour d'un cendrier : *Ma femme commande, mais c'est moi qui décide.* Ainsi tout est dit sur la position de la femme face à l'homme, primitif ou évolué.

Dans nos sociétés modernes, la femme réclame hautement l'égalité avec l'homme. Elle jouit du droit de travailler, de se syndiquer, de voter, et de prendre ainsi une part active dans l'organisation économique et sociale de la cité ou de la nation. Mais l'homme reste son maître, malgré tout. Bref, elle n'est plus cette esclave d'autrefois. La justice lui reconnaît le droit d'ester dans le cas d'un ménage rendu impossible par le mari. L'évolution l'a libérée.

Paradoxalement, dans ces pays foncièrement évolués, la femme a perdu un côté de sa dignité. Des maisons de commerce se sont créées qui recrutent ou entretiennent des femmes en faveur de la débauche.

Par ailleurs les divorces ne sont pas rares. Citons Robert SERROU qui rapporte le débat des pères conciliaires de Vatican II sur le ménage chrétien. *L'an dernier, 340000 mariages ont été célébrés ... Dans le même temps, il y avait 30 000 divorces. Un ménage sur dix (un sur sept à Paris) est officiellement rompu. Dans un pays qui compte 94 % de baptisés, la proportion est considérable.* Il s'agit de la France, pays fortement civilisé et foncièrement chrétien, par tradition.

Nous connaissons la même situation

Paradoxalement, dans ces pays foncièrement évolués, la femme a perdu un côté de sa dignité.

dans nos centres urbains. On le voit, l'évolution n'apporte pas toujours de l'ordre dans les mœurs. Ainsi les causes de divorces sont-elles multiples : ou bien la femme perd de plus en plus sa dignité dans un monde où la pudeur est bannie. Ou bien l'évolution créant des besoins nouveaux et innombrables, les femmes, pour pouvoir vivre, sont obligées de se vendre. Ou bien, parce que le travail retient trop longtemps hors du foyer le père de famille, et que la femme met à profit les absences prolongées de son mari ; ou bien, les conditions de vie rendent difficile la vie conjugale, etc...

Voilà un cas social précis où l'évolution met en échec les sociétés modernes.

Sous notre régime traditionnel si la femme connaissait une condition défavorisée par rapport à celle des *affranchies* de l'évolution, elle jouissait cependant de beaucoup de respect et de garantie. Les femmes mariées étaient tenues en grand respect. Les mères de famille étaient des mamans pour tout le monde. Les enfants et tous les célibataires devaient baisser les yeux quand les femmes apportaient à manger au *foyer*. Les cas à divorce étaient rares. Il fallait vraiment des raisons sérieuses pour rompre ces mariages coutumiers. Des ménages dont les enfants étaient venus consolider les liens, la rupture était presque impossible. Stérilité, infidélité, forte mortalité infantile, voilà les causes de divorce. Mais la femme répudiée pour stérilité ou à cause de la mortalité fréquente de ses enfants rejoignait ses parents, son honneur sain et sauf. Se déshonorait à jamais celle de mœurs légères. Stérile ou malchanceuse, cette femme pouvait s'adjoindre une rivale. En tout état de cause, c'est la soumission de la femme à son mari qui est le fétiche de salut de tous les ménages.

Lorsqu'on parle de la soumission de la femme, on ne manque pas de provoquer une réaction immédiate chez les évolués. Parce que pour ceux-ci, ce mot est synonyme d'esclavage. Nos mères étaient soumises à leurs maris et étaient respectueuses envers eux. Elles jouissaient, en

retour de beaucoup d'égards de la part de nos pères. La bible, éternelle école de sagesse, n'enseigne-t-elle pas la soumission des femmes à leurs maris, et ceux-ci le respect pour leurs conjointes ?

Quoi qu'il en soit les épouses heureuses seront celles qui auront la tradition dans le cœur et l'évolution dans la tête. Quel beau mariage !

Les femmes évoluées veulent être les épouses des hommes que l'évolution n'a pas déshumanisés. Les hommes évolués recherchent des épouses qui sachent encore se servir du pétrin à manioc, tout employées de bureau qu'elles soient !

L'enfant dans les sociétés traditionnelles ou évoluées Nous avons été enfants ; rien donc des problèmes de

l'enfance ne nous est étranger : désir de s'affranchir au plus tôt de la tutelle des parents ou des aînés... Deux camps farouches, qui opposent, selon l'expression consacrée, les *vieux aux jeunes*, la cause en est l'évolution, pas l'évolution en tant que telle, mais la mauvaise assimilation que nous en avons faite, ici encore, partageons les responsabilités. L'Occident nous a été présenté sous un jour prismatique, exagérément favorable à lui-même. Qu'est-ce à dire ? Nous étions invités à nous renoncer. Tout ce qui était de chez nous ne devait être que barbare, primitif, donc sans valeur.

L'enseignement avait porté, et ce qui devait arriver était arrivé. Nous avions convenu nous-mêmes aussi que nous ne valions rien. Nous avions rompu avec les tenants de la tradition, ces *rococos*, ces retardataires, ces inadaptés ou ces *régressistes*. Cela signifie que chez nous il n'y avait aucune sagesse, aucune morale, aucune science.

Nous, jeunes évolués, avons fait le désespoir de nos parents ! *Ah ! nos enfants, soupirent-ils non sans amertume, ils nous échappent ! Leur comportement, leurs réactions, leurs raisonnements, c'est le contraire de ce que nous étions et sommes encore ! Ils vivent dans un monde différent de celui où ils sont nés et qui les a élevés !*

Sous notre régime traditionnel si la femme connaissait une condition défavorisée par rapport à celle des affranchies de l'évolution, elle jouissait cependant de beaucoup de respect et de garantie.

Les parents n'ont pas tout à fait tort et les enfants ont raison. Incapables de se défaire de leurs vieilles manies, de leurs vieilles pratiques, ils ne peuvent comprendre que leurs enfants sont nés dans un monde qui ne souffre plus l'isolement d'autrefois. L'école est venue leur ouvrir tout grands des mondes nouveaux, leur apporter d'autres modes de vie. Les progrès scientifiques d'ailleurs les attirent comme un aimant invincible. Et puis, *autres temps, autres mœurs* ! Les parents ne se rendent pas compte que leurs enfants ne peuvent plus tolérer certaines de leurs mœurs qui pouvaient autrefois s'expliquer, à la rigueur, mais sans se justifier : les petites filles de 14 ans mariées à des vieux. L'enfant qui fait toutes les corvées sous le doigt et l'œil sévères de l'aînée ; le *petit* qui mange toujours le dernier le reste du plat ; les féticheurs, les sorciers, etc....

Les enfants, eux, ont conclu que le monde de leurs parents ne pouvait être que maudit ! L'école les a arrachés trop jeunes à la chaleur familiale. Ils n'ont pas eu le temps de comprendre. À côté de tant de travers, qui entachait la vie traditionnelle, que de valeurs morales et même spirituelles : le respect du bien d'autrui, de la femme, du vieillard, de l'infirme, l'amitié sacrée impliquant des sacrifices, l'hospitalité ; la sagesse valait mieux qu'une brillante intelligence, car l'homme, avant tout, c'est le cœur.

Non, tout n'était pas mauvais dans le monde de nos ancêtres. Il y avait une conception de l'être, de *untu*, de la matière, du monde. Ces notions philosophiques étaient sans doute confuses et erronées dans la plupart des cas (La terre, p. e., était supposée plate, et la mort était rarement considérée comme accidentelle).

Le travail, pour nous, consistait à nous y pencher, à les *décortiquer*, passez-moi le mot. Mais je m'en vais abandonner ce domaine trop compliqué pour moi. Je terminerai seulement ce chapitre en disant que si nous ne nous étions pas déracinés, nous aurions mieux assimilé les valeurs nouvelles venues se greffer sur les nôtres.

Preuve de notre manque d'orgueil, il nous répugne d'arburer l'habit traditionnel, ou de nous exprimer dans nos parlers maternels si expressifs pourtant !

Je pourrais continuer ainsi à multiplier les exemples, mais les mêmes remarques se retrouvent. Partout ce même manque de cohésion, d'adaptation, de coordination ou d'harmonie entre deux formes de pensée, deux conceptions ou deux pratiques. Partout l'Occident a pris le dessus. Cela n'est pas un mal. Mais nous avions tout à gagner à conférer un caractère de complémentarité à nos différentes valeurs culturelles.

Nous avions bien une thérapeutique. Combien sommes-nous encore capables de citer ne serait qu'un seul nom de plante médicinale ? Il y en a bien pourtant qui guérissent des migraines, des crampes d'estomac, de mille et autres douleurs. Qui sait si la médecine européenne ne s'enrichirait pas au dossier de notre pharmacopée tout comme cette dernière se serait épanouie aux lumières de celle-là ?

Je vais conclure, en faisant le point. Les quelques exemples cités montrent qu'un travail de synthèse peut se faire et des civilisations différentes peuvent bien se compléter, s'enrichir réciproquement.

La tradition ne devrait pas être un obstacle au progrès, mais au contraire, elle peut facilement s'adapter à des formes nouvelles de vie. *La civilisation devrait être partout une seule et même fée qui a le don de transformer les peuples tout en respectant leurs caractères particuliers.*

Tout est donc possible dans ce travail d'harmonisation de mœurs. Harmoniser des mœurs différentes, mais aussi concilier les temps : le passé et l'avenir. L'évolution ne se définit-elle pas aussi comme étant une série de faits coordonnés ? Pour Lacordaire, la tradition est un lien entre le passé et l'avenir. Herbert Spencer est, lui aussi, pour faire une histoire complète du monde avec tout son passé et son avenir. □